



L'Ange blanc (1931) de William Wellman. COLL. CHRISTOPHEL. WARNER



Les Furies (1950) d'Anthony Mann. PARK CIRCUS PARAMOUNT



Boule de feu (1941) d'Howard Hawks. COLL. CHRISTOPHEL. SAMUEL GOLDWYN.

Figure charismatique de l'âge d'or hollywoodien, l'actrice new-yorkaise, à l'aise dans tous les genres, fait l'objet d'une belle rétrospective au festival La Rochelle Cinéma puis au Majestic Bastille.

Son nom claque comme la cravache dont elle usait pour gifler rageusement la croupe de son cheval dans *les Furies* d'Anthony Mann ou dans *Quarante Tueurs* de Samuel Fuller. Et s'il ne fit jamais vraiment l'objet d'un culte comme celui de Bette Davis, de Marlene Dietrich ou de Joan Crawford, les trois autres «killeuses» de l'âge d'or hollywoodien, il incarne – au-delà de la puissance de feu de ses performances faisant de la moindre de ses apparitions une aventure émotionnelle absolument bouleversante – une certaine image de la féminité, souveraine, indépendante, et étrangement paradoxale, entre sincérité et duplicité, courage frontal et manipulation retorse. Stanwyck, née Ruby Stevens (1907-1990), est aussi de ces actrices ayant traversé le cinéma hollywoodien dont le parcours aura accompagné l'évolution, des premiers parlants jusqu'à ses incursions tardives à la télévision, parfaitement à l'aise dans une impressionnante palette de genres (drame social, mélodrame, film noir, *screwball comedy*, western), auxquels elle aura à chaque fois contribué peu ou prou à remodeler les codes.

Admirée des cinéastes qui la firent tourner, de Frank Capra à Douglas Sirk, de William Wellman à Fritz Lang, aimée des techniciens et de ses partenaires de jeu pour son professionnalisme, sa complicité généreuse et sa franche camaraderie, actrice la mieux payée de Hollywood au faite de sa carrière... Elle est appréciée par le public et le métier, bien qu'aucune de ses performances ne reçût la fameuse statuette, si ce n'est un oscar d'honneur en 1982 en guise de reconnaissance tardive. La grandeur de Stanwyck n'eut d'égale que sa modestie. Et si elle mit son énergie au service de son art, jamais elle n'en usa pour forger sa légende. Grâce soit rendue au festival La Rochelle Cinéma qui lui consacre un cycle de neuf films (repris au Majestic Bastille à Paris durant tout l'été), donnant un aperçu de cette singulière persona dont la plasticité et l'éclectisme des registres ne contredisent nullement la cohérence.

«Une telle sincérité». Au cinéma tout est affaire de rencontres. Celle avec Frank Capra, qui lui confiera son premier grand rôle dans *Femmes de luxe* (*Ladies of Leisure*) et en fera la muse de cinq de ses films, avait démarré dans une ambiance glaciale. «*Ta Stanwyck, tu peux te la garder ! Ce n'est pas une actrice, c'est un porc-épic !*» lança-t-il au producteur de la Columbia Harry Cohn, qui lui avait collé dans les pattes cette ancienne *chorus girl*. Née dans les bas-fonds de Brooklyn, elle enchaînait les succès sur les planches de Broadway dans des comédies burlesques aux côtés de Frank Fay, un acteur de vaudeville qu'elle avait épousé. Alcoolique, violent, une carrière en berne, mais qui croyait en elle dur comme fer – leur couple aurait inspiré le scénario d'*Une étoile est née* –, le mari insiste pour que Capra regarde un bout d'essai. Miracle. «*Jamais de ma vie je n'avais vu ou entendu une telle sincérité dans l'expression des sentiments humains.*

J'avais les larmes aux yeux lorsque la lumière revint. J'étais comme foudroyé», écrit le cinéaste dans son autobiographie.

Grâce à lui ou Wellman – avec lequel elle tourne également cinq fois, notamment dans *L'Ange blanc* où elle campe une infirmière en butte contre sa hiérarchie, luttant bec et ongles pour sauver d'une mort certaine deux enfants maltraités pour une sombre captation d'héritage – Stanwyck devient un des visages de l'ère pré-code (avant l'application du code pudibond Hays à partir de 1934). L'une de ces filles indociles, rageuses, charmeuses et prêtes à tout pour survivre dans une société qui ne leur fera jamais de cadeau. Leur arrivisme n'est qu'un reflet du capitalisme ambiant de l'Amérique, tout comme la manipulation de la gent masculine une arme légitime dans un monde patriarcal (et dont la *Baby Face* d'Alfred E. Green offre une vision emblématique).

Modernité. Silhouette gracile et nerveuse, voix envoûtante et grave, l'indépendante «Missy» (son surnom) n'est attachée à aucun studio, passant de la Warner à la Columbia ou la RKO. Sa technique est éblouissante, son jeu à la fois instinctif et maîtrisé, marqué par une aisance physique du corps évoluant avec souplesse et rapidité, qu'elle doit à son expérience de danseuse, et une subtilité inouïe dans l'expression des sentiments, à rebours de toute outrance théâtrale – ce qui lui confère une incroyable modernité. Les poings serrés crânement posés sur ses hanches tenant tête aux hommes quand elle ne les met pas dans sa poche, les débrouillardes et les dures à cuire ont ses faveurs, mais l'humanité qu'elle injecte nuance ses rôles les plus sombres.

Elle est tour à tour ange ou démon, victime ou manipulatrice vipérine (en blonde platine sexy, elle invente l'archétype de la femme fatale du film noir dans *Assurance sur la mort* de Billy Wilder). Elle est vengeresse retorse quasi incestueuse dans *les Furies*, le western psy d'Anthony Mann, ou charmante rouée dans les comédies des années 40 (*Un cœur pris au piège* de Preston Sturges, *l'Homme de la rue* de Capra, *Boule de feu* d'Howard Hawks) – des rôles qui métaphorisent son statut d'actrice mettant elle-même en scène l'univers dans lequel elle évolue (exemple : le miroir-caméra dans le film de Sturges).

Mais elle incarnera aussi les figures du renoncement dans de beaux *woman's films* : dans *Stella Dallas* de King Vidor, elle campe une femme du peuple, ayant épousé un homme de la haute société sans parvenir à se défaire de ses mœurs populaires qui ruineront son mariage et qui, par sacrifice, se détachera de sa fille adorée, pour ne pas l'encombrer d'une mère dont la vulgarité pourrait compromettre son entrée dans le monde. Et dans le sublime *Désir de femme* de Douglas Sirk, une comédienne sans envergure revenant sur les traces de son passé comme on endosse un rôle, et qui peine à retrouver sa place au sein de la famille qu'elle avait quittée une dizaine d'années auparavant pour fuir le scandale d'une relation adultérine. Autant d'apparitions inoubliables qui hantent la mémoire cinéphile à tout jamais.

NATHALIE DRAY

RÉTROSPECTIVE BARBARA STANWYCK
en neuf films au festival La Rochelle Cinéma jusqu'au 5 juillet, puis au Majestic Bastille jusqu'au 24 août.

Ciné/ Barbara Stanwyck, voir la vie en rôles